

Illusion et réalité : la boucle est bouclée

Louise Vigeant

Numéro 68, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29277ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vigeant, L. (1993). Illusion et réalité : la boucle est bouclée. *Jeu*, (68), 149–153.

La visite



Dessin de Jean-Pierre Langlais.

Louise Vigeant

Illusion et réalité : la boucle est bouclée

Je viens d'apprendre que l'Américaine Susan Sontag a monté *En attendant Godot* à Sarajevo, en août dernier, avec des comédiens professionnels vivant toujours dans cette ville assiégée et condamnée au carnage¹. Quelques après-midi, dans un théâtre partiellement détruit, se sont entassés, chaque fois, une centaine de spectateurs sur des bancs improvisés, directement sur la scène d'un théâtre pouvant en accueillir cinq cents, pour voir, à la lueur de chandelles, les personnages de Beckett jouer leur propre dénuement et leur attente d'un avenir. L'idée donne froid dans le dos. Comment des gens, acteurs et spectateurs, affaiblis par la faim, terrifiés par la probabilité d'une attaque, sur ce lieu-même où ils sont rassemblés ou encore sur leur domicile où ils ont laissé des parents, des amis, ont-ils trouvé la force, qui d'incarner ces personnages, qui de les écouter? Où ont-ils puisé cette énergie, sinon dans la nécessité d'être une communion *intellectuelle* avec le tragique de leur situation? *En attendant Godot* est l'une des plus impitoyables représentations de leur condition que le théâtre pouvait leur offrir. Et ils l'ont regardée, en face.

La metteuse en scène, lors des auditions, n'a pu se contraindre à refuser certaines personnes. Il n'y avait que cinq rôles, mais tant d'acteurs empressés de jouer! Elle a donc multiplié les Estragon et les Vladimir : il y avait un couple formé par deux hommes, comme à l'accoutumée, un autre formé de deux femmes, enfin un troisième composé d'un homme et d'une femme. Ce qui faisait, plus que jamais, le plein de l'humanité, et décuplait d'autant les variantes de l'expérience humaine. Cependant, Susan Sontag n'a fait jouer que le premier acte, incapable, dit-elle, d'imposer une deuxième journée sans que Godot ne soit venu. Il fallait préserver une étincelle d'espoir.

1. Dans *The New York Review* du 21 octobre 1993.



Cet événement confirme, encore une fois, que le théâtre joue un rôle essentiel dans l'aventure humaine, qu'il est une médiation entre les peurs et la pensée. Somme toute, parce qu'il la nomme, qu'il la transpose, le théâtre parvient peut-être à canaliser l'angoisse.

Photo : Viviane Bolland.

Pour cette chronique consacrée à «la visite», j'avais depuis longtemps décidé de vous parler d'Yves Hunstad, tellement j'avais été emballée par son spectacle, vu une première fois à Québec, au printemps 1992², et revu récemment au Monument-National, alors que de nombreux spectateurs, à travers la province, auront eu le plaisir de le découvrir, grâce à l'organisation d'une des plus importantes tournées d'un spectacle étranger au Québec. D'ailleurs, comme ce numéro allait comporter un dossier sur la tragédie, une réflexion à partir du titre du spectacle de Hunstad, *la Tragédie comique*, s'imposerait. D'autant plus que c'est son aspect comique qui marque d'abord le spectateur! Mais quand j'ai pris connaissance de l'article racontant l'expérience de Susan Sontag à Sarajevo, c'est l'importance, voire l'urgence, de faire du théâtre qu'il m'est apparu indispensable de souligner à travers ces deux expériences théâtrales pourtant nettement différentes, l'une cachant mieux la douleur que l'autre.

2. Voir mon article «Carrefour 92» dans *Jeu* 65, 1992.4, p. 115-120.


Que ne rêve-t-on
chacun de rencontrer
ainsi «notre»
personnage qui
nous inspirerait
le meilleur
de nous-même!


On le sait, Vladimir et Estragon, dans *En attendant Godot*, sont des avatars de clowns qui jouent, pour nous, une véritable tragédie sur le mode comique. C'est précisément cette vision de l'ambiguïté de l'homme, cet être unique et éphémère qui choisit de se voir tantôt comme un histrion tantôt comme une victime, qui a donné son titre au magnifique spectacle de l'acteur belge *la Tragédie comique*. Du tragique, les deux spectacles retiennent l'idée que le sort humain est inéluctable. La souffrance de l'être humain, confronté au passage du temps, à la solitude, à sa mort inévitable est néanmoins montrée, dans un cas encore bien plus que dans l'autre bien sûr, sur un registre qui n'exclut pas l'humour; ce qui donne du courage. Dans le cas de Beckett, le fil qui retient l'espoir est certes plus ténu...

L'homme tirillé pas ses peurs

Parti de ses peurs d'acteur : peur du trou de mémoire, peur d'être ébloui par les projecteurs, peur de ne pas jouer *juste* ou ne pas être à la hauteur des attentes des spectateurs, Yves Hunstad, avec l'aide de sa complice Ève Bonfanti, a créé un spectacle dans lequel on parle de peurs qui n'assaillent pas que les comédiens! Qui n'a jamais ressenti de frisson en constatant le décalage entre l'idée qu'il se fait de lui-même et sa personne «réelle»? Qui peut prétendre ne pas craindre le jugement des autres? Qui ne cherche pas continuellement à laisser plus libre cours à son intériorité?

La Tragédie comique met en scène un personnage imaginaire qui cause avec son acteur, lui offrant l'image de celui qui *sait*; il est audacieux, sûr de lui, confiant, alors que l'acteur est petit, étriqué, pusillanime. Son personnage sera pour lui un guide, le porteur de la connaissance du monde et de la mémoire collective, celui qui l'initiera à la vie. Ils iront comme deux frères jumeaux, s'opposant parfois, se complétant toujours. Que ne rêve-t-on chacun de rencontrer ainsi «notre» personnage qui nous inspirerait le meilleur de nous-même!

À la recherche du personnage qui pourrait tout dire

En nous présentant d'abord le personnage, auquel on s'identifie immanquablement, Hunstad mise sur le pouvoir de l'illusion pour nous gagner à sa cause. C'est ce personnage qui met son acteur sur la voie de l'apprentissage, cet enfant que le Grand Hasard lui a désigné comme devant un jour l'incarner, mais celui-ci n'en sera pas le seul bénéficiaire car nous allons tous participer au voyage. Ainsi profiterons-nous de la foi inébranlable du personnage dans l'imaginaire (bien sûr puisqu'il en est l'incarnation!), de ses envolées sur l'importance de la poésie dans nos existences, de sa détermination à trouver l'amour sur le chemin de la vie. C'est alors que, pour apprivoiser ces anxiétés, contrôler ces appréhensions que nous connaissons tous et qui constituent à toutes fins utiles l'essentiel de l'expérience humaine, il démontrera le pouvoir de ces moyens qui s'appellent l'amour, l'amitié et l'imagination. Par conséquent, d'une expérience qui pouvait paraître singulière, celle d'un comédien aux prises avec ses angoisses d'interprète, Hunstad et Bonfanti ont fait un hommage à la poésie, et à la vie.

Tous les spectateurs de *la Tragédie comique* auraient pu, s'ils les avaient connus, redire ces mots de Priamant dans *l'Illusion comique* de Corneille : «J'ai cru la Comédie au point où je l'ai vue.» En effet, tous autant que nous étions, nous avons vu le personnage

entraîner son acteur dans une quête de l'amour sur les routes du monde où ils ont à coup sûr rencontré bien des gens comme eux, avides d'amour, un sentiment vraisemblablement aussi nécessaire que rare; nous les avons tous *vus*, chevauchant dans la plaine. Il n'en fallait pas plus pour nous convaincre de la beauté du théâtre.

Ils étaient «Un, personne et cent mille», aurait dit Pirandello...

Yves Hunstad, contrairement aux apparences (!), n'est donc jamais seul sur la scène. Il y a là, devant nous, ce comédien prodigieux, qui incarne un acteur qui incarne un personnage imaginaire, évoquant à son tour quelques-uns de ses comparses, héros shakespeariens, Don Quichotte et autres Sancho Pança. Question de tous les faire témoigner de l'existence, peut-être difficile, mais combien indispensable de la fantaisie. Question de relancer le rêve de l'utopie!

Cette force de l'illusion, le jeu d'Yves Hunstad en est l'illustration la plus sublime. Sur une scène nue, dans un costume simple et magnifique, mariant originalité et référence à la tradition comique — on reconnaît des traces de la *commedia dell'arte*, ou d'un travail qu'Ariane Mnouchkine³ a fait avec les masques pour *l'Âge d'or*, en passant par Molière —, il soutient notre attention, nous emmène avec lui dans une chambre d'enfant («de quelle couleur est le lit, déjà?»), dans un théâtre (à son éclairagiste : «Fais-moi un matin, André»), puis sur la route de la vie, où l'on doit abandonner l'enfance, croiser le temps, sans pouvoir l'arrêter car il tient tous les fils fragiles de nos vies. Avec pour seuls accessoires : un balai parfaitement polyvalent qui servira aux trucs qui feront infailliblement rire le spectateur, un petit coussin sécurisant — comme la couverture de *Linus* —, le rideau rouge qui désigne la situation théâtrale ainsi que ce petit lutrin où est déposé le texte, Hunstad et sa metteuse en scène convoquent tout l'univers théâtral où, contrairement à la vie, on connaît le nombre de pages qu'il reste «à jouer» (or les feuilles s'éparpilleront sur la scène...), mais où inextricablement s'amalgameront la vie et l'illusion. Rarement aura-t-on assisté à si belle leçon de théâtre. Quel magnifique hommage ce comédien rend-il à son art avec ce retour à l'essence même du jeu et à la matérialité du théâtre : un corps, une voix, un texte, des planches, un éclairage, quelques accessoires et le rideau, symbole de la séparation entre le réel et le fictif! Il ne faut rien de plus, ni rien de moins. Cet acteur-personnage, avec la connivence d'un personnage-éclairagiste aussi poète que lui («Oh, André, tu m'as fait un dimanche!»), fait croire à l'infini du domaine de l'imaginaire. Et la fin, magique elle aussi, quand l'acteur et le personnage fusionnent (il ne fallait surtout pas que le personnage meure, je ne l'aurais pas supporté, ni que l'acteur fuie dans le monde imaginaire, c'eût été trop facile), redonne confiance car elle laisse entendre qu'il est encore possible de forcer le réel à faire une place au rêve.

Du théâtre aux dimensions universelles

Si, ailleurs dans ce numéro, nous tentons de cerner le sens du tragique, depuis l'antiquité jusqu'à aujourd'hui, dans un effort de saisir comment le théâtre, à travers l'histoire, contribue à dire la place de l'homme dans l'univers, à exprimer sa révolte ou sa résignation devant ce qui le dépasse : les dieux inaccessibles et étonnants, l'injustice



[...] il ne fallait surtout pas que le personnage meure, je ne l'aurais pas supporté, ni que l'acteur fuie dans le monde imaginaire [...].



3. C'est d'ailleurs Erhard Stiefel, un collaborateur du Théâtre du Soleil, qui a conçu le «nez» du personnage.

inhérente à la condition humaine, l'inévitable destin du mortel qu'il sera toujours; si, donc, nous cherchons encore une fois à démontrer la part du théâtre dans le difficile exercice de compréhension de la vie, à l'heure où, comme si souvent dans l'histoire de l'humanité, des guerres dressent des hommes les uns contre les autres, des génocides se poursuivent sans que l'on n'intervienne, des injustices ne se voient pas dénoncées, des maladies, comme le SIDA ou autres pestes, fauchent aveuglément, c'est que nous sommes persuadés que cet exercice ne peut pas être vain, qu'il ne doit pas l'être. Les deux expériences théâtrales dont j'ai parlé m'en donnent la preuve irréfutable. Bien qu'elles aient vu le jour dans des circonstances bien différentes, toutes deux témoignent de la force du théâtre. Tantôt pour exprimer l'inexprimable, tantôt pour donner l'espoir alors que tant d'événements contribueraient plutôt à nous dégoûter de l'existence. Dans la grande tradition tragique, *En attendant Godot* de Beckett, d'autant plus quand la pièce est jouée à Sarajevo, transcende l'ordre habituel des choses pour montrer l'être humain aux prises avec son destin, mais soutenu par une espérance. De la même manière, *la Tragédie comique* devient un propos métaphysique quand elle invite à voir l'inquiétude de celui qui a de la difficulté à être soi et qui tremble devant l'avenir, mais qui trouve dans le support de sa sensibilité et de la créativité l'envie de se dépasser. Tout cela peut aider à trouver la part d'immortel en chacun de nous. ♦

Photo : Viviane Bolland.

